Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 19

Artikel: A propos du foin
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194277

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

tant dzeinti et tant bon, que su bin, benirhâosa, et que saré bin mau vegnâite dè mè plieindrè, kâ vâi-tou, l'est on hommo que vaut son pésant d'oo.

— Pou! pou! fâ l'amïa qu'étâi on bocon dzalâosa, son pésant d'oo! ne sé pas què tè derè; noutron Seigneu, que vaillessâi portant onco mé què te n'hommo, n'a été veindu què treinta pîces.

— Oh! bin vâi, ne dio pas, mâ tot a tant reintséri du adon!

La botolhie dè vin boutsi.

On dzo que noutron conseiller, qu'étâi dévant sa porta, ve passâ ion dè sè collègues, lâi fâ férè : « Harte-là! » coumeint dè justo, po lâi offri on verro. Quand sont dedein, l'einvouïè la serveinta à la câva po queri onna botolhie dè boutsi, on crâno vin, mâ que déposâvè on bocon.

Quand la serveinta revint avoué la botolhie, lo conseiller lâi fâ :

— L'âi-vo sécossa?

— Na, noutron maitrè, repond la serveinta, mâ cein est vito fé!

Adon, dévant que lo conseiller aussè pu la lâi accrotsi dâi mans, le sè met à la semottâ que lo vin est venu troblio coumeint dè la couéte et que lo conseiller a du ein allâ queri on autra limémo.

Lausanne, 9 mai 1894.

Monsieur le rédacteur,

A propos de la rentrée des cendres de Napoléon, en France, dont vous avez donné l'intéressante relation dans votre précédent numéro, permettez-moi de vous communiquer les vers ci-joints, écrits par un Lausannois, de mes amis, qui fit le voyage de Paris, en 1840, pour assister à cette grande cérémonie.

Ces vers ne sont peut-être pas très corrects dans leur forme, mais je puis vous affirmer que le fait, assez comique, qui les inspira est rigoureusement exact : grâce à son malheureux chapeau, mon ami fit un voyage inutile, dont il se souvint longtemps.

Votre bien dévoué,

P.

MON CHAPEAU

Le char allait passer qui rapportait la cendre
Du grand Napoléon. A Paris, pour l'attendre,
Au milieu de la foule un Suisse était venu,
Désireux d'admirer ce spectacle inconnu.
Qui prévoit l'avenir?... D'un gibus haute forme,
Pour son malheur, le Lausannois s'était coiffé.
Tout à coup, son voisin, craignant d'être étouffé,
Se démène en frappant l'air de son poing énorme!...
Hélas! l'homme au chapeau ne distingue plus rien,
Car son cylindre est enfoncé si bien
Qu'à peine un petit bout de menton s'en échappe!
Le pauvre homme, à coup sûr, ne riait pas sous cape;
Il faisait mille efforts pour se débarrasser
De ce bandeau gênant... Le char allait passer :
Partout, du haut des toits et partout dans la rue,
On entendait la foule innombrable accourue
Pour acclamer le vainqueur de Thabor.
Mais pour l'homme au gibus il faisait nuit encor.
Les bras serrés, manquant de tous côtés d'espace,
Comment aurait-il pu se découvrir la face!...
En le voyant ainsi drôlement attifé,
Quelqu'un lui demanda s'il était né coiffé.
. . . . . .
Cependant les clameurs grandissaient dans la foule,
Et, solennellement, voilà le char qui roule ;
Des milliers de regards sont dirigés sur lui.
Quant à l'homme au cylindre, il ne voit que la nuit.
Enfin, grâce à l'effort d'une ardente colère,
De sa prison de soie, il parvient à s'extraire
Et regarde à son tour, haletant, oppressé;
Mais il était trop tard... Le char avait passé!

Récréation. — Lorsque dans une société composée de dames et de messieurs, la conversation devient monotone, banale, et que la gaîté a peine à prendre le dessus, il est une récréation à la fois simple et amusante, qui ne tarde pas à apporter de l'animation et à provoquer de bons rires. La voici : On écrit sur un nombre convenu de cartes autant de questions; pareil nombre de réponses est préparé, et le tout se trouve combiné de manière à ce que toutes ces réponses puissent servir à chaque demande, en tel ordre qu'elle se présente. Les unes sont remises entre les mains d'une dame, les autres dans celles d'un cavalier; l'un et l'autre mêlent et coupent les cartes qu'ils tiennent, La personne qui a les demandes les lit tout haut et celle qui a les réponses agit de même. Cela produit souvent des répliques assez piquantes.

EXEMPLE

Demande. — Avez-vous du penchant à la tendresse?

Réponse. — Quand je le puis.

Dem. — Croyez-vous aux serments d'amour?

Rép. — Une fois tous les trente-six du mois.

Dem. — Avez-vous la discrétion en partage?

Rép. — Ah! vous n'en saurez rien.

Dem. — Etes-vous d'une fidélité à toute épreuve?

Rép. — Selon l'occasion.

Dem. — Aimez-vous qu'on vous aime?

Rép. — Je vous le demande.

Dem. — La danse vous plaît-elle?

Rép. — Demandez à mon voisin.

Dem. — Etes-vous de parole?

Rép. — Comment donc!

Dem. — M'aimez-vous?

Rép. — Vous iriez le redire.

Dem. — Avez-vous des caprices?

Rép. — De deux heures en deux heures.

Dem. — La reconnaissance est-elle votre vertu?

Rép. — Consultez mon oreiller.

Dem. — Etes-vous d'humeur facile?

Rép. — Vous ririez trop si je vous le disais.

Etc., etc.

As-tu vu la lune?

L'illustre astronome, François Arago, le père de l'ambassadeur français à Berne, explique ainsi, dans ses *Souvenirs de jeunesse*, l'origine de cette espèce de coq-à-l'âne par lequel, interloquant quelqu'un, on détourne ou l'on interrompt la conversation :

Un de ses camarades de l'Ecole polytechnique s'était trouvé dans une soirée avec un des professeurs de l'Ecole, M. Hassenfratz, et avait eu avec lui une conversation quelque peu aigre. Or M. Hassenfratz était rancunier et vindicatif. Rentré à l'Ecole, Leboullenger (c'était le nom de l'élève) raconta à ses camarades ce qui lui était arrivé.

— Tenez-vous sur vos gardes, lui dit l'un d'eux, vous serez certainement interrogé aujourd'hui, et le professeur vous aura préparé quelque gros problème, dont vous ne vous tirerez pas à votre honneur.

« Nos prévisions, dit Arago, ne furent pas trompées. A peine les élèves étaient-ils arrivés à l'amphithéâtre, que M. Hassenfratz, qui s'était promis d'embarrasser Leboullenger par quelque difficile problème astronomique, appela ce dernier qui se rendit au tableau.

— Monsieur Leboullenger, dit le professeur, *vous avez vu la lune?*

Mais comme un homme averti en vaut deux, l'élève répond sans hésiter :

— Non, monsieur.

— Comment! vous dites que vous n'avez jamais vu la lune?

— Non, monsieur.

Hors de lui et voyant sa proie lui échapper, le professeur se retourna vers M. Lebrun, qui était ce jour-là chargé de la police, et lui dit :

— Monsieur, voilà M. Leboullenger qui prétend n'avoir jamais vu la lune.

— Que voulez-vous que j'y fasse? répond stoïquement M. Lebrun.

Repoussé de ce côté, le professeur se tourna encore une fois vers M Leboullenger, qui restait calme et sérieux au milieu de la gaîté indicible de tout l'amphithéâtre, et il s'écria avec une colère non déguisée :

— Vous persistez à soutenir que vous n'avez jamais vu la lune?

— Monsieur, repartit l'élève, je vous tromperais si je vous disais que je n'en ai jamais entendu parler; mais je ne l'ai jamais vue.

— Monsieur, retournez à votre place!

A propos du foin.

Nous nous souvenons tous des longs gémissements que nous entendions pousser de tous côtés, il y a un an, à cette même époque : « Le foin!... Le foin!... pas de foin!... qu'allons-nous devenir! »

Aujourd'hui, la note change :

« Comme la campagne est superbe! quel tas de foin nous aurons!... C'est dommage cependant qu'on ait trop économisé celui de l'année dernière; il en reste beaucoup plus que nous ne pensions ; quand le nouveau sera là, nous serons encombrés!... Et puis, quelle misère! pas de bêtes! Elles sont introuvables!... Et quels prix! c'est à vous ruiner!... Quelle fatalité!... du foin en abondance et personne pour le manger! »

* * *

A propos de la crise du foin de l'année dernière, on nous raconte une amusante histoire, parfaitement authentique du reste.

C'était au moment où les plaintes étaient les plus vives. Une compagnie de soldats, en passage à Moudon, jouissait là d'une heure de repos. Durant ce temps, tous nos hommes se mirent en liesse, les uns en face d'une bouteille de petit blanc, les autres contant fleurette aux demoiselles de l'endroit, d'autres enfin ne cherchant que l'occasion de faire quelque bonne farce.

Une paisible bourrique, attelée à un petit char, stationnait depuis longtemps déjà devant l'auberge, attendant patiemment son maître. Un soldat la prenant en pitié, ranima le feu de son demi-grandson par quelques bonnes bouffées, et le fourra tout bonnement dans l'oreille de la bête qui, ressentant tout à coup une vive douleur, partit comme un trait à travers les rues, bousculant tout sur son passage, aux regards étonnés des Moudonnois.

Le char, qui s'est heurté contre l'angle d'une maison, est à moitié démonté, et la bourrique furieuse, épouvantée, disparaît du côté de Thierrens!

* * *

Mais l'éveil ne tarde pas à être donné sur la cause de cet événement. On avait remarqué un soldat près de la bourrique, et le coupable fut bientôt appelé auprès du capitaine.

— Qu'est-ce que vous avez fait à cette bourrique? lui demanda ce dernier.

— Rien, capitaine, je lui ai tout simplement dit à l'oreille qu'il y avait une mise de foin à Thierrens, et, ma foi, toute joyeuse, elle y est partie... Voilà!

Retour au pays.

... Il descendit d'un wagon de troisième classe et, son paquet, pas bien lourd, au bout d'un bâton, il prit le chemin du village, situé à une lieue environ de la station.

Il marchait à grands pas, respirant avec force, comme si l'air pur et vivifiant lui avait manqué longtemps, et contemplait, avec une sorte d'extase, le ciel bleu, les champs dorés, les houblonnières fleuries qui s'étendaient de chaque côté de la route.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, aux traits énergiques, à la moustache grise, la tête carrée d'un enfant d'Alsace.

Malgré son allure militaire, un peu d'hésitation se montrait dans sa démarche et malgré la franchise de ses yeux d'un gris d'acier, une ombre de défiance se lisait dans son regard.

Il atteignit bientôt les premières maisons du village et s'arrêta devant l'église dont le haut du clocher dominait les autres habitations. Ses jambes fléchissaient: il s'assit sur une pierre, le cœur battant dans la poitrine à coups redoublés, cacha son visage entre ses mains et se mit à pleurer.

En 1870, Pierre Wulsser, libéré du service, était marié et père de deux enfants, un garçon de sept ans, une fillette de trois ans.

Heureux et tranquille, il vivait paisiblement dans son gai et riant village d'Alsace, cultivant ses champs, élevant ses petits et, le soir, en fumant sa bonne pipe, émerveillant ses auditeurs par ses récits de campagne et ses aventures en Italie et au Mexique, où il avait gagné les galons de sergent.

La guerre vint troubler cette douce existence.

Pierre était de cette patriotique race alsacienne qui pouvait dire comme Mazarin: « Si je parle mal le français, je le pense bien, » et au premier appel du clairon, il embrassa sa femme et ses enfants et courut s'engager.

A Frœschwiller, à Sedan, il fit bravement son devoir; mais pris dans la capitulation, il fut conduit en Allemagne avec ses camarades.

Sa nature rude, énergique, ne put supporter cette captivité et surtout cette inaction pendant que les autres se battaient.

Il tenta de s'évader deux fois, fut repris, traduit devant un conseil de guerre et condamné à vingt ans de forteresse.

Et tandis que la patrie envahie luttait désespérément contre l'envahisseur, tandis que le nouvel empire d'Allemagne s'élevait parmi les ruines de l'empire français, tandis que Paris tombait aux mains des vainqueurs, que l'on signait la paix, que l'Alsace devenait prussienne, le malheureux demeurait enseveli vivant dans un tombeau, ignorant des événements qui s'accomplissaient, sans autre horizon que les murs de la citadelle, sans voir d'autres visages humains que les geôliers et les sentinelles aux casques pointus qui se promenaient sous sa fenêtre grillée.

Et cela avait duré vingt ans!

Quelle somme de haine s'était amassée dans le cœur de l'ancien soldat, lui seul eût pu le dire! Ce qu'il médita de vengeance pour le jour où il serait libre, nul ne le sut jamais.

Pendant cette longue captivité, son âme s'est ulcérée, ses cheveux avaient blanchi, ses forces s'étaient usées, et l'homme jeune et robuste de jadis était maintenant presque un vieillard. A travers ces terribles années, une seule pensée l'avait soutenu et consolé: sa femme, ses enfants! Les revoir était le rêve de ses jours et de ses nuits, il y pensait sans cesse. La mère était vaillante, elle n'aurait pas perdu la tête et aurait élevé les petits. Il les voyait grandir; Frantz faisait sa première communion, puis c'était le tour de Marie-Anne.

Comme elle devait être jolie sous sa blanche parure, la mignonne qu'il avait quittée gazouillant à peine et trottant menu!

Et le pauvre père la suivait, passant sous le porche de l'église et s'avançant vers le chœur, un cierge à la main, rayonnante au milieu de ses compagnes, sa douce voix montant vers le ciel en un cantique d'allégresse, et il entendait aussi la naïve prière « pour papa si loin et si malheureux »!

Puis elle grandissait encore, devenait belle jeune fille, aidant la mère au logis, la consolant, lui parlant de l'absent, entretenant l'espoir dans son cœur, comptant les années, les mois, les jours!

Et Frantz, quel beau jeune homme, quel hardi luron! La conscription allait le prendre; bientôt il partait, sac au dos, rejoindre son régiment, qui sait, peut-être celui du père? Il gagnait ses galons, lui aussi, en songeant à l'ancien sergent qui vieillissait au fond d'une forteresse prussienne, et au jour de la revanche où tout se payerait...

Oh! cette revanche, pourvu qu'il soit libre avant qu'il puisse prendre un fusil et se venger de ce qu'il avait souffert!

Et toujours son fils était associé à ses idées de vengeance...

... Et il rentrait au pays, et il revoyait son village, et il allait embrasser les siens! il n'avait pas écrit pour les surprendre, pour doubler leur joie par l'imprévu. On ne l'attendait pas de si tôt. Quel bonheur d'apparaître sur le seuil de la maison bénie, de voir les regards curieux se fixer sur lui, l'hésitation, l'espoir, se peindre sur les visages, et enfin, avec un mot, d'attirer tous ces êtres chers dans ses bras... sur son cœur.

L'idée que quelqu'un pût manquer, que la maison pût être vide par le départ ou par la mort .. non, cette idée ne lui était pas venue.

A peine pouvait-il concevoir que ses enfants fussent grands comme père et mère, que sa fraîche Marguerite eût maintenant des rides, et il regardait ses cheveux gris pour se convaincre que ce n'était pas un rêve, et qu'il avait vieilli ainsi que tout le reste.

Joyeux, il avançait, cherchant un visage de connaissance, un regard ami... Mais rien; nul ne le connaissait, il ne reconnaissait personne... et sur la porte de l'école, un sombre drapeau remplaçait les gaies couleurs françaises.

Enfin sur le seuil d'une auberge, bien connue de lui autrefois, il aperçut une grosse figure joviale enluminée.

Hé! c'était maître Munckel, des *Armes de France!*

Mais les sourcils du vieux soldat se froncèrent: les *Armes de France* avaient fait place aux *Armes de l'Empire*. Pourtant, malgré son humeur, il entra: c'était le seul être qu'il eût reconnu.

— Que faut-il vous servir, mein herr, dit l'autre.

Pierre le regardait sans répondre; l'autre répéta sa question.

— Tu ne me reconnais donc pas, Munckel?

L'aubergiste l'examina un instant de ses gros yeux indécis.

— Ce n'est pas possible! Wulsser, mon vieux camarade!

Et ils s'embrassèrent.

— Mais tout le monde te croyait mort!

— Je n'étais qu'enterré... vivant, depuis la guerre... près de vingt ans!...

Et il ajouta:

— C'est pas tout ça, Munckel, ma femme, mes enfants?

L'autre prit un air triste.